

Ciné-Bulles

Le tigre et la souris / *Entre ses mains* d'Anne Fontain

Nicolas Gendron

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/60777ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2006). Le tigre et la souris / *Entre ses mains* d'Anne Fontain. *Ciné-Bulles*, 24(2), 52–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

l'ensemble du film. En l'occurrence, on parle beaucoup dans **Dear Wendy** et l'on s'explique sans cesse. Lorsqu'il reste du temps, on pratique son tir et l'on s'émoustille à l'écoute des balles qui sifflent et qui finissent leur course sur des cibles.

Lorsque tout ce beau monde est fin prêt à faire face à la musique, il ne reste qu'à attendre un événement marquant qui fera basculer l'univers de nos héros. L'intégration d'un nouveau membre, un incorrigible délinquant d'origine afro-américaine (notez le cliché), sera tout indiquée pour renverser la situation. S'ensuit un épilogue prévisible qui emprunte aux classiques du western. Cette fois, les vilains sont personnifiés par le corps policier, ici en grand nombre, et les jeunes tireurs d'élite s'engagent dangereusement dans un duel perdu d'avance. Suivant la recette éprouvée, ils tombent un à un au combat pour faire durer le plaisir de cet affrontement sanguinolent.

Ce western dans une ville ouvrière fictive du *fin fond* des États-Unis s'égaré dans la moralité sentencieuse. En accouchant de ce scénario, von Trier, de connivence avec son complice réalisateur, continue à faire la leçon à une Amérique réduite à un terreau fertile en violence contre l'individu. Néanmoins, nous retiendrons de **Dear Wendy** une belle recherche sur le plan des éclairages afin d'insuffler aux décors un caractère vieillot qui se marie à merveille avec la musique du groupe The Zombies et d'autres succès des années 1960. Il faut souligner également la confection de costumes originaux venant appuyer la spécificité de chacun des membres du clan. Enfin, comme l'a fait von Trier dans **Dogville** et **Manderlay**, Vinterberg a su constituer, pour ensuite l'utiliser d'une façon théâtrale, un espace spécifique (le square du village, dans le cas présent) dans lequel sont circonscrits les moments forts du récit. Cependant, le réalisateur danois ne détient ni la perspicacité ni l'aisance d'un Gus Van Sant (**Elephant**) pour mettre en scène un sujet dense comme celui

de l'utilisation des armes à feu. Il n'a pas non plus l'habileté d'un Gregg Araki (**The Doom Generation**, **Mysterious Skin**) pour dépeindre les aléas d'une jeunesse désœuvrée cherchant à combler le vide ambiant. **Dear Wendy** n'atteint pas toujours sa cible. ■

Dear Wendy

35 mm / coul. / 101 min / 2005 / fict. / Danemark

Réal. : Thomas Vinterberg
Scén. : Lars von Trier
Image : Anthony Dod Mantle
Mus. : Benjamin Wallfisch
Mont. : Mikkel E.G. Nielsen
Prod. : Lucky Punch et Nimbus Zentropa
Dist. : TVA Films
Int. : Jamie Bell, Bill Pullman, Michael Angarano, Novella Nelson

Entre ses mains d'Anne Fontaine

Le tigre et la souris

NICOLAS GENDRON

Laurent (Benoît Poelvoorde) est vétérinaire et a le regard inquisiteur d'un félin. Claire (Isabelle Carré) est agente d'assurances et affiche la bonté obsessionnelle d'une sainte. Alors que la menace d'un tueur au scalpel plane sur Lille, la rencontre banale de ces deux solitudes dépasse rapidement le cadre professionnel. En fait, les personnages se rapprochent tant et si bien que Claire en vient à soupçonner Laurent d'être le criminel en cavale. Zoom sur une femme mariée attirée par le danger.

Film lisse, aux éclats calculés, librement inspiré du roman *Les Kangourous* de Dominique Barbéris, **Entre ses mains** ne perd pas de temps en préambule innocent. La première scène, équivoque, renferme déjà tout ce qui suivra. Une femme lumi-

neuse, un tantinet perplexe, qui se laisse attendrir peu à peu. Et puis un homme séducteur, qui s'infiltré insidieusement dans son intimité. Avant d'être un film d'acteurs, ce thriller non classique en est un de personnages. L'approche psychologique est certes réaliste, illustrée par des gestes lourds de sens et des lapsus confondants. Mais l'analyse n'est ni freudienne ni complaisante, jamais plaquée; elle surgit d'elle-même, comme autant de visions qu'il y a d'observateurs.

Dans son parcours jalonné d'objets insolites au succès mi-critique, mi-public (**Nettoyage à sec**, **Comment j'ai tué mon père**, **Nathalie...**), Fontaine se plaît à cultiver l'ambiguïté dans la normalité et les jeux de séduction qui s'apparentent davantage à des jeux de pouvoir. C'est là l'enjeu le mieux traduit ici : les rapports de force frôlent le désir sous-jacent avec une subtilité admirable. Hormis un ou deux sursauts légitimes, le film ménage ses effets et évite les clichés du genre. Le spectateur qui carbure à l'action et aux rebondissements risque sans doute d'être déçu. Parce que démasquer le coupable n'est pas la priorité de la cinéaste. En jouant cartes sur table, elle parvient d'ailleurs à convaincre son public de ne pas non plus en faire la sienne. Par une précision chirurgicale d'états d'âme et des dialogues sans détour, Anne Fontaine dresse le constat suivant : cette relation remuante qu'entretiennent Claire et Laurent s'avère peut-être leur ultime planche de salut. Cet étrange tiraillement est infiniment bien dosé par les interprètes; Carré est d'une justesse de tous les instants en héroïne romantique et Poelvoorde, qui trône normalement sur un **Podium** burlesque, étonne par un potentiel dramatique qui ratisse large. La gueule sombre, le sourire enjôleur, le sourcil fuyant, tout du maniaque errant quoi, l'acteur entame un cycle sérieux gorgé de promesses.

Entre des scènes franchement réussies, complexes et limpides à la fois, on regrette malheureusement la montée dramatique



Entre ses mains – PHOTO : THIERRY VALLEToux

beaucoup trop lente. Beaucoup d'importance est accordée aux scènes relevant du quotidien. On reconnaît le souci de la réalisatrice et de son scénariste Julien Boivent (*La Petite Lili*) d'insuffler une grande part d'humanité aux personnages en place. Seulement, leur protagoniste Claire s'isole d'elle-même, préférant rester secrète, au détriment de son mari et de sa meilleure amie. Si l'on fait fi de son rythme incertain, **Entre ses mains** est d'une maîtrise assurée, d'un style noir qui sait prendre ses aises dans les silences. Un très bel exemple illustrant qu'il vaut parfois mieux brouiller les règles du jeu pour accu-

ler une histoire simple dans ses retranchements les plus troublants. ■

Entre ses mains

35 mm / coul. / 91 min / 2005 / fict. / France

Réal. : Anne Fontaine

Scén. : Julien Boivent et Anne Fontaine, d'après l'œuvre de Dominique Barbéris

Image : Denis Lenoir

Mus. : Pascal Dusapin

Mont. : Philippe Ravoet et Luc Barnier

Prod. : Bruno Pesery et Philippe Carcassonne

Dist. : Équinoxe Films

Int. : Isabelle Carré, Benoît Poelvoorde, Jonathan Zaccà, Valérie Donzelli, Agathe Louvieux

Holy Lola
de Bertrand Tavernier

Esprit de famille

JOZEF SIROKA

Holy Lola, tout récent exercice de cinéma citoyen de Bertrand Tavernier, aborde avec passion et sincérité le sujet sensible de l'adoption internationale. Le film raconte les péripéties d'un couple français, Pierre (Jacques Gamblin) et Géraldine (Isabelle Carré) Ceysac, venu au Cambodge y réclamer son droit à la parentalité.

Sujet émotif donc. Et l'émotion présente dans **Holy Lola** est véhiculée non seulement par le combat des Ceysac, mais aussi par la question cambodgienne. Privilégiant une approche très réaliste, la mise en scène dépeint admirablement la situation spécifique du pays. Tavernier filme le Cambodge à la manière d'un documentaire dans lequel les personnages fictifs se transforment à l'occasion en observateurs passifs. Entre deux escapades à l'orphelinat, une caméra à l'épaule nerveuse capte une opération de déminage dans un champ agricole ou le quotidien des habitants d'un dépotoir. Également, certaines séquences agissent comme support aux témoignages du passé. Pratiquant cette fois-ci un jeu de caméra minimaliste, Tavernier s'efface complètement pendant le monologue d'un Cambodgien ayant vécu l'horreur de la révolution khmère ou pendant une visite au musée du génocide. Ces petites vignettes de réalité éparpillées tout au cours du film permettent de relativiser la détresse des adoptants. En effet, la tragédie cambodgienne, tant historique qu'actuelle, infuse une imposante dose d'humilité au couple Ceysac. La gravité de leur mission d'adoption se voit ainsi diluée par la misère environnante. Une telle approche nuancée du sujet fait de **Holy Lola** un docu-drame engagé plutôt qu'un mélodrame à sens unique.